



**Diction française**  
**Art dramatique français**

**Test d'admission 2026/2027**

**Mercredi, le 3 juin 2026, à partir de 16h30**  
**Salle F12**

Test d'admission en **diction française** :

Les candidat(e)s sont prié(e)s de présenter par cœur un texte (prose, fable ou poème) de préférence de leur propre choix.

Test d'admission en **art dramatique français**:

Les candidat(e)s sont prié(e)s de présenter par cœur un texte (prose, fable ou poème) et une scène (classique ou moderne) de préférence de leur propre choix.

**Ces textes et scènes-ci ne sont que des propositions.**

- **Âge minimum: 14 ans**

**PROPOSITIONS DE TEXTES POUR LE TEST D'ADMISSION EN DICTION  
FRANÇAISE**

**Jacques Prévert**

**Le cancre**

Il dit non avec la tête  
mais il dit oui avec le coeur  
il dit oui à ce qu'il aime  
il dit non au professeur  
il est debout  
on le questionne  
et tous les problèmes sont posés  
soudain le fou rire le prend  
et il efface tout  
les chiffres et les mots  
les dates et les noms  
les phrases et les pièges  
et malgré les menaces du maître  
sous les huées des enfants prodiges  
avec les craies de toutes les couleurs  
sur le tableau noir du malheur  
il dessine le visage du bonheur.

Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;  
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
Mon paletot aussi devenait idéal ;  
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;  
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.  
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon coeur !

Il y avait un homme sous mon lit,  
j'en étais sûr.  
D'un doigt tremblant,  
j'éteignis la lumière,  
puis je m'allongeai sur le lit,  
les yeux clos,  
et me mis à gémir longuement  
dans le creux de mes mains nouées,  
comme dans une conque.  
J'imaginai  
combien il devait avoir peur,  
dans l'ombre,  
en entendant cette plainte lugubre  
et incompréhensible.  
A la fin,  
il dut se sauver.  
En effet, quand,  
ayant rallumé la lampe,  
j'osai regarder sous le lit,  
il n'y était plus.

" Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,  
Fraîche comme une rose et le coeur dans les yeux.  
- Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux ;  
Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse. "

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,  
Et nous parlions déjà le langage des vieux ;  
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,  
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il fait mourir ;  
Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.  
Ô voyageur ami, père du souvenir !

C'est ta main consolante, et si sage et si douce,  
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,  
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

Ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes  
Froissant l'air chaud, l'enveloppant, quand vient la pluie.

Amer, tu annules toute tragédie,  
Et ton souci d'être un homme, ton rire l'emporte.

Je voudrais t'enfermer avec ta vieille peine  
Abandonnée, qui te tient si bien quitte,  
Entre les murs nombreux, entre les ciels nombreux  
De ma tristesse et de notre raison.

Là, tu retrouverais tant d'autres hommes,  
Tant d'autres vies et tant d'espoirs  
Que tu serais forcé de voir  
Et de te souvenir que tu as su mentir...

Ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes.

\*

Le vent passe en les branches mortes  
Comme ma pensée en les livres,  
Et je suis là, sans voix, sans rien,  
Et ma chambre s'emplit de ma fenêtre ouverte.

En promenades, en repos, en regards  
Pour de l'ombre ou de la lumière  
Ma vie s'en va, avec celle des autres.

Le soir vient, sans voix, sans rien.  
Je reste là, me cherchant un désir, un plaisir ;  
Et, vain, je n'ai qu'à m'étonner d'avoir eu à subir  
Ma douleur, comme un peu de soleil dans l'eau froide.

Paul Verlaine

Mon rêve familier

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon coeur transparent  
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore.  
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore,  
Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Arthur Rimbaud

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Le chêne un jour dit au roseau :  
« N'êtes-vous pas lassé d'écouter cette fable ?  
La morale en est détestable;  
Les hommes bien légers de l'apprendre aux marmots.  
Plier, plier toujours, n'est-ce pas déjà trop  
Le pli de l'humaine nature ? »  
« Voire, dit le roseau, il ne fait pas trop beau ;  
Le vent qui secoue vos ramures  
(Si je puis en juger à niveau de roseau)  
Pourrait vous prouver d'aventure,  
Que nous autres, petites gens,  
Si faibles, si chétifs, si humbles, si prudents,  
Dont la petite vie est le souci constant,  
Résistons pourtant mieux aux tempêtes du monde  
Que certains orgueilleux qui s'imaginent grands. »

Le vent se lève sur ces mots, l'orage gronde.  
Et le souffle profond qui dévaste les bois,  
Tout comme la première fois,  
Jette le chêne fier qui le narguait par terre.  
« Hé bien, dit le roseau, le cyclone passé  
- Il se tenait courbé par un reste de vent  
Qu'en dites-vous donc mon compère ?  
(Il ne se fût jamais permis ce mot avant.)  
Ce que j'avais prédit n'est-il pas arrivé ? »  
On sentait dans sa voix sa haine  
Satisfaite. Son morne regard allumé.  
Le géant, qui souffrait, blessé,  
De mille morts, de mille peines,  
Eut un sourire triste et beau  
Et, avant de mourir, regardant le roseau,  
Lui dit : « Je suis encore un chêne ».

Je n'entends que le bruit de la rive et de l'eau,  
Le chagrin résigné d'une source qui pleure  
Ou d'un rocher qui verse une larme par heure,  
Et le vague frisson des feuilles de bouleau.

Je ne sens pas le fleuve entraîner le bateau,  
Mais c'est le bord fleuri qui passe, et je demeure ;  
Et dans le flot profond que de mes yeux j'effleure,  
Le ciel bleu renversé tremble comme un rideau.

On dirait que cette onde en sommeillant serpente,  
Oscille et ne sait plus le côté de la pente :  
Une fleur qu'on y pose hésité à le choisir.

Et, comme cette fleur, tout ce que l'homme envie  
Peut se venir poser sur le flot de ma vie  
Sans désormais m'apprendre où penche mon désir.

Le miroir et le fleuve en crue, ce matin,  
S'appelaient à travers la chambre, deux lumières  
Se trouvent et s'unissent dans l'obscur  
Des meubles de la chambre descellée.

Et nous étions deux pays de sommeil  
Communiquant par leurs marches de pierre  
Où se perdait l'eau non trouble d'un rêve  
Toujours se reformant, toujours brisé.

La main pure dormait près de la main soucieuse.  
Un corps un peu parfois dans son rêve bougeait.  
Et loin, sur l'eau plus noire d'une table.  
La robe rouge éclairante dormait.

## PROPOSITIONS DE SCÈNES POUR LE TEST D'ADMISSION EN ART DRAMATIQUE FRANÇAIS

### Scènes classiques:

<b>Molière</b>	Lubin / Claudine	"Georges Dandin"	Acte II, scène 1 (σ, ♀)
	Toinette / Angélique	"Le malade imaginaire"	Acte I, scène 4 (♀, ♀)
	Henriette / Armande	"Les femmes savantes"	Acte I, scène 1 (♀, ♀)
	Sosie	"Amphytrion"	Acte I, scène 1 monologue (♀, ou σ)
	Marianne / Valère	"Tartuffe"	Acte II, scène 4 (♀, σ)
	La princesse	"La Princesse d'Elide"	Acte IV, scène 6 monologue (♀)

*Voici des propositions !  
Vous pouvez choisir d'autres pièces ou d'autres monologues*

### Scènes modernes:

<b>Tchekhov</b>	"Oncle Vania"		monologue de Sonia (♀) Acte II ou
<b>Sartre</b>	"Huis clos"	scènes au choix	
<b>Camus</b>	"Les Justes"	Acte I	Dora et Kaliayev (♀, σ)
		Acte III	Annenkov et Voinov (σ, σ)
		"Le journal d'Anne Frank" *	Anne et Peter (♀, σ)
<b>Reza</b>	"Art"		Marc et Serge, le dialogue ou un des monologues
<b>Serreau</b>	"Lapin Lapin"		Mama et Marie (♀, ♀)
<b>Anouilh</b>	"Antigone"		Ismène et Antigone, une partie du dialogue au choix